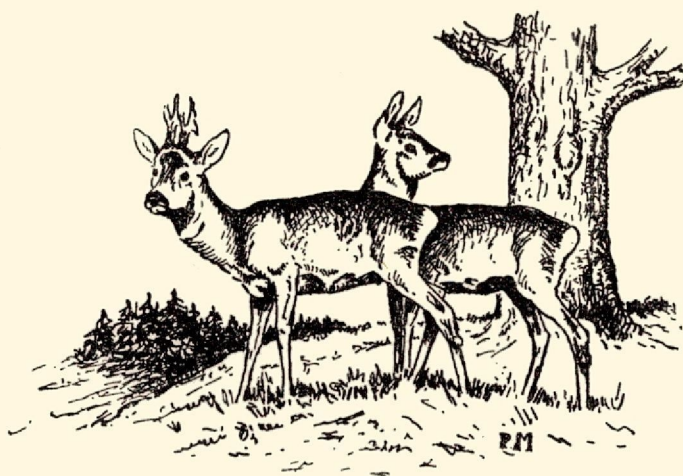


COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GUYON*



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR



EQUIPAGE DE BOISSORIN

UNE silhouette de Vendéen robuste, un regard clair, une belle humeur et une belle santé de bon veneur : M. PERREAU DE LAUNAY va vous faire les honneurs de son équipage.

Et, d'abord, de son pays de Boissorin, qui est celui de sainte Hermine, qui est de Vendée.

Pas un veneur, pas un cavalier dont le cœur ne tressaille au nom de cette vieille province française, profonde d'âme et de sol. Pays d'élevage par excellence, c'est-à-dire que tout, hommes, chevaux, chiens, bétail, y naît sur sa terre, en tire sa force et sa vertu, grands bœufs, beaux et larges hunters, et cette race de « boulds », qu'exaltait Gaston Phœbus, « bien quérants et requérants et alans voulentiers tousiours « devant et arlant et fort, durant bien sa chasse et foisonnant tout le iour, bien chas-
« sant et bien rechassant, bien criant tout le iour avec le pié, la gueule ressentant
« et li doit faire grant duel et grant regret de lessier en nulle manière ce qu'il chasse ».

C'est d'une telle race, c'est du chenil de Boissorin que j'ai dit qu'était né *Bocage* ⁽¹⁾, qui fut chef de lignée dans la meute Champchevrier. Est-il plus beau titre de gloire ? Est-il nécessaire d'y ajouter les emprunts que, de toutes parts, les équipages ont sollicités de ce célèbre élevage ?

Donc, dans cette Vendée fut monté l'équipage de Boissorin, vers 1840, voilà un siècle. Le fondateur, l'« ancêtre », fut M. CHEVALLEREAU, grand-père de M. PERREAU DE LAUNAY. Il habitait Sainte-Hermine.

Pays de boqueteaux, de côteaux, de rivières. Le Lay en est la principale. Peu de bois, mais un laci de ruisseaux, de haies, un terrain lourd, riche, très cultivé, si solidement barré par ses obstacles naturels qu'il y faut des chiens très débrouillards, qu'on puisse abandonner à leur propre entreprise. Les chemins défoncés et rugueux, exigent de solides demi-sang adroits, bons trotteurs, mais ne rechignant ni sur les barrières et les haies, ni sur les ruisseaux.

La meute était de chiens blancs vendéens à taches noires et oranges et elle chassait tout ce qui lui tombait sous le nez, loups, sangliers, renards ou lièvres. En 1843, un rendez-vous resté fameux, réunit, en forêt de Chaize-le-Vicomte, tous les équipages de la Morelle, sous la direction de M. DE LA DÉBUTERIE. Elle en était. Ce fut une glorieuse journée.

⁽¹⁾ *Bocage*, né à Boissorin en 1914, fut envoyé aux armées avec huit autres destinés à traîner des voitures. Rendu en 1918 à son propriétaire, avec deux autres rescapés, il fut cédé au baron DE CHAMPCHEVRIER et ce chien qui n'avait jamais chassé, se révéla d'emblée comme un extraordinaire chien de cerf. Il mourut en 1922.

ÉQUIPAGE DE BOISSORIN

Le rapport des piqueux donnait deux louvarts, un sanglier et un cerf 3^e tête. Joli choix, largement ouvert. Vingt chiens du chevalier DE BÉJARRY lancèrent le cerf et le déhardèrent. Cent-vingt chiens, au total, furent découplés et quand l'animal débucha, une nuée de cavaliers se répandit à travers pays. Voyez-vous cela, 120 chiens en nappe compacte et les chevaux, les cavaliers, les amazones, les piétons dans les sentiers, les voitures sur les routes et le cerf, animal des chasses royales, entraînant le tout sur 25 kilomètres, jusqu'en la plaine de Sainte-Hermine, où il fut porté bas ? Voyez-vous bien cela ?

Sorti de la forêt de la Chaize, l'animal saute la route nationale entre Bournezeau et La Chaize-le-Vicomte. C'est là que les chiens de meute furent découplés. Le cerf traverse les bois de Buchignon, puis, après 3 kilomètres en débucher, les bois des Pineaux-Saint-Ouen, gagne le bois des Jarries, parc actuel de Boissorin, bat l'eau dans le Lay, remonte les côteaux de Péault, prend la plaine et gagne les abords de Sainte-Hermine, à 20 kilomètres, par le parcours de la forêt du lancé. Il évite Sainte-Hermine, traverse la rivière La Smagne et s'arrête en plaine à la ferme de Guinefolle. Ce fut là qu'il tint les abois, mais sur le toit de tuiles dont les abords touchaient terre et où il avait sauté. Cent-vingt chiens autour. Je vous laisser à penser la vie qu'ils y firent. Là-dessous 30 mules ; c'était alors, dans le pays, les animaux de culture. Effrois, ruades, embarrures, coups de pieds, étranglements : entre bêtes et toiture, M. CHEVALLEREAU en paya pour 2.000 francs... de ce temps-là, faites le calcul. Mais une telle chasse méritait de finir dans une pareille péripétie.

Le château de Boissorin ne s'élevait pas encore (il fut construit en 1860) et M. CHEVALLEREAU habitait Sainte-Hermine où il avait son hôtel sur la grand' place. C'est là, devant, qu'on fit la curée et elle fut donnée aux flambeaux. Les flambeaux d'alors, c'était autre chose que des phares d'auto, de belles torches, en bonne et loyale « rousine » qu'on agitait pour les animer. Et tout le bourg était là, et tous les environs, en demi-cercle, respectueux autour des messieurs qui brocardaient entre eux, avec les paysans — « Une fameuse chasse, hé ! dites donc, mon père Lumineau ! — Pour sûr, fameuse, not' maître ! » — poussaient à pleines trompes les sonneries, les fanfares de leurs équipages. Et, en face ; 120 chiens attendent leur droit, les quartiers sanglants que couvrirait encore la nappe du cerf. Et, le drapeau de curée retiré, la belle ruée grondante, les batailles hargneuses calmées à fouets claquants, et, par-dessus tout, la reprise des sonneries perlées, des fanfares en parties, la haute menée, le « délicieux tapage des chiens et des trompes », l'admirable orchestration de la vénerie dans ses triomphes.

La tête de cette chasse historique — et qu'a relatée la *Gazette des Chasseurs* — existe encore chez M. ESGONNIÈRE DU THIBIEUF, voisin de Boissorin ; son grand-père, dont les chiens avaient été découplés dans la meute, avait, à ce titre, reçu le droit de la tête.

En 1873, M. Gustave CHEVALLEREAU, fils du fondateur de l'équipage, sélectionna ses chiens, par des croisements anglais sur des lices du Poitou et de la Saintonge. De nombreuses primes aux expositions sanctionnèrent cet essai. Excellente meute, à qui furent, au cours de longues années, donnés cerfs, sangliers et chevreuils, en forêts de Vezins, Vouvant, Chizé et en Vendée, découplant avec les grands équipages de la région, du marquis DE LESPINAY, des comtes DE BÉJARRY, DE JOUSSELIN, DE CHABOT..., d'autres encore.

M. Gustave CHEVALLEREAU mourut en juillet 1914, laissant l'équipage à son neveu, M. PERREAU DE LAUNAY, qui, déjà, et de longtemps, en avait la direction. Terrible moment pour un tel héritage. Les chiens furent dispersés chez les équarris-seurs de la région. En fin de guerre, M. PERREAU DE LAUNAY put en retrouver une douzaine. On les coupla avec quelques briquets du pays et le 23 mars 1919, quatre mois après l'armistice, ils prenaient un chevreuil.

Depuis lors, l'équipage de Boissorin s'est spécialisé dans cette chasse, « plus belle que du cerf, quar elle dure tout l'an et est fort bonne chasse et de grande maîtrise. » (Gaston Phœbus.) Boissorin est à hauteur d'une telle maîtrise. Ses prises

ÉQUIPAGE DE BOISSORIN

sont, bon an, mal an, de 30 animaux par saison. Et il y prouve son mérite, car le pays vendéen est malaisé aux veneurs, pressés de suivre leurs chiens.

C'est sur ce terrain et dans les Deux-Sèvres, en forêt de Chizé que l'équipage de Boissorin a chassé de 1920 à 1939, avec quelques déplacements en Touraine et dans le Maine-et-Loire, en forêt de Vezins, où il lâchait parfois le chevreuil pour le cerf. En Chizé, il couplait depuis 1930 avec l'équipage Maurice HENNESSY, chenil du Pas-des-Chaumes, qui chassait à une proximité de 30 kilomètres, dans la forêt d'Aulnay, en Charente.

Et là, c'était vraiment un ébat du pays, un sport de terroir, l'affluence rappelait le fameux laisser-courre de 1843. A Chizé, la chasse du mardi-gras attirait 3.000 spectateurs. Qu'on vienne maintenant nous rabattre les oreilles de « fêtes hautaines », de « plaisirs d'aristocrates ». Voilà votre réponse, messieurs les veneurs; de telles coutumes ont plus que le sens d'une manifestation : la vertu d'une hérédité. C'est le sang vendéen qui parle, le vieil instinct chasseur qui embusquait les chouans derrière les buissons.

Ici, nous dépassons les horizons d'une évocation historique. C'est à l'avenir de la vénerie que nous allons toucher.

Pour tout et à tous est posé le problème d'après-guerre, celui d'après toutes les guerres, le problème du lendemain. Pour la vénerie, il se présente particulièrement ardu et complexe. Aux prix actuels de l'existence, combien de veneurs en pourront soutenir les frais ? La cavalerie à cheval, disparue, que deviendra l'élevage du cheval de selle ? La chasse à courre restera-t-elle objet de luxe et imposée en conséquence ? Et les veneurs de l'avenir ? Sont-ils nés, naîtront-ils et comment les former ? Sujets de réflexions mélancoliques, auxquels les méditations ajouteront, sans doute, d'autres interrogations angoissées.

J'en reviens à mes brisées et j'y retrouve l'équipage de Boissorin au grand complet, le patron en tête et M^{me} PERREAU DE LAUNAY, entourés des boutons : M. et M^{me} DE VILLEDIEU, leur gendre et leur fille; M. Jacques PERREAU DE LAUNAY, M. et M^{me} ESGONNIÈRE DU THIBIEUF, MM. et M^{mes} VIELJEUX, les comtes et comtesses DE BÉJARRY et DE BEAUREGARD; MM. DE PONTLEVOYE, BAGE, Jean RABUT, DU MESNIL, Jean LOYAU, A. SÉBILLEAU.

Le premier souci du patron de Boissorin est la valeur de ses piqueux. Il n'y en a eu que d'excellents à l'équipage et toujours trompes remarquables; bons Vendéens, attachés et fidèles, sérieux et sobres, solides en selle avec ça et vrais passe-partout. Ce furent le père René, de 1840 à 1875, puis Auguste BAUDON (1875-1905), Augustin SIBAUD (1905-1936), Henri ROUX (1935-1940). Je viens de les dater, comme des règnes. Règnes en effet, ces longs services à l'équipage, tous de trente ans au moins, dont le dernier a été interrompu par le malheur, mais dont je veux croire qu'il reprendra cours. « Si votre piqueux est sage et habile, vous aurez des chiens « sages et excellents ». La meute de Boissorin confirme le dire de Le Verrier de La Contrie (*Vénerie normande*).

Sur la tenue rouge à parements de velours vert, le bouton porte l'exergue : *Toujours gaiment*, qui est bien une devise vendéenne, pareillement inscrite dans le regard à flamme claire, dans les gestes et le sourire du maître d'équipage.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Sourire voilé par le présent, inquiet de l'avenir. Le patron ouvre avec mélancolie son livre de chasses. La dernière inscrite est du 31 mars 1939 : un brocard lancé près de Chantenay, pris sur La Téorthie après 15 kilomètres de débuché. Les honneurs à M^{me} HAVILAND.

Beau succès, mais le dernier. M. PERREAU DE LAUNAY était de ces veneurs qu'il faut tuer trois fois. La troisième, hélas ! a sonné.